

NOUVELLE – STAGE ROTHÉNEUF 2017

LE TABLEAU

Par Karine Darcos

Paris, mai 1906

Paula mordillait le bout de son pinceau en se regardant dans le miroir. Que manquait-il ? Difficile à dire. Est-ce que le ventre était assez rond ? Est-ce que la position des bras était naturelle ? Si elle avait pu se payer un modèle, cela aurait été plus facile, mais elle n'avait plus un sou, alors il fallait se montrer imaginative. Et puis, elle aurait peut-être eu du mal à trouver une femme enceinte acceptant de poser nue pour elle.

Paula se tortilla devant le miroir, caressa son ventre plat à travers le tissu en l'imaginant plus rond, soupesa ses petits seins. Quel effet cela pouvait-il faire de porter la vie ? Elle s'était posé cette question tant de fois, avait observé tant de paysannes donnant le sein dans les tourbières d'Allemagne du Nord, elle en avait même peint quelques-unes, allongées à même le sol sur une couverture en train d'allaiter l'enfant couché contre elles. Elle avait trouvé ce moment si beau, si loin des bourgeoises bremoisées et de leurs principes étriqués.

Elle plissa les yeux et ajouta une touche d'ocre, une ombre sous le bras reposant sur le ventre. On frappa à la porte : « N'oubliez pas le loyer ce soir, madame Modersohn ! » « Oui, madame Martin, ne vous inquiétez pas. » Quelle plaie sa logeuse. Il allait pourtant bien falloir qu'elle la paye. Paula laissa son regard errer autour d'elle. Son atelier parisien était rempli de tableaux qui lui tournaient le dos. Paula n'aimait pas que ses autoportraits l'observent en permanence. Peut-être une forme de superstition. Elle avait l'impression que son propre regard démultiplié sur ses toiles pourrait la rendre folle. D'ailleurs, est-ce qu'elle ne l'était pas déjà un peu ? C'est ce qu'ils voulaient tous lui faire croire à Worpswede, ils ne supportaient pas qu'une femme-peintre puisse avoir du talent.

Elle soupira. Si au moins elle en vendait un ou deux, ça l'aiderait un peu. Elle se regarda à nouveau dans le miroir. Elle commençait à se sentir lasse de ces considérations matérielles. Ce qu'elle voulait, c'était peindre, donner vie sur la toile à son monde intérieur, montrer comment ses yeux percevaient le monde, mais toujours, la question de l'argent venait entraver sa quête de l'essentiel. Elle sentit une colère sourdre lentement. Elle allait encore devoir réclamer de l'argent à son mari. Elle détestait faire ça. Elle aurait aimé y arriver toute seule, prouver à Otto, à sa famille et à tous les autres qu'elle n'avait pas besoin d'eux. Mais

souhaiter et réussir sont deux choses différentes, elle en faisait la douloureuse expérience malgré sa persévérance et sa ténacité.

Elle rajouta un peu de rose sur la joue, un peu de brun dans l'œil. Zut, elle avait laissé tomber une goutte par terre. Elle ne pouvait pas continuer comme ça, à s'en vouloir parce qu'elle gaspillait une malheureuse petite goutte de couleur. Mais une fois qu'elle aurait épuisé ses dernières ressources, que ferait-elle ? Elle pensa à son atelier de Worpswede. Il lui manquait tant. C'était étrange, tout de même, de se languir de l'Allemagne quand elle était à Paris, et de se languir de Paris aussitôt rentrée en Allemagne. Ah, si elle avait pu transporter son bel atelier aux murs verts et bleu dans la capitale française ! Surtout la verrière. L'immensité des tourbières lui manquait, les vastes étendues à perte de vue, les bouleaux majestueux avec leurs troncs blancs. Ici, la lumière devait se frayer un chemin dans les rues étroites, elle s'abîmait les yeux dans la recherche des valeurs, ses blancs ne la satisfaisaient plus.

Elle jeta de nouveau un coup d'œil dans le miroir et aperçut le tas d'enveloppes sur la console. Elle recevait souvent des lettres de sa mère et de ses sœurs qui la suppliaient de revenir à la raison et de rentrer auprès d'Otto. Son mari, lui-même, lui écrivait souvent, mais jamais il ne la suppliait. Il se cachait toujours derrière les femmes de la famille Becker et disait l'inquiétude qu'elles éprouvaient. Paula sentit des larmes poindre. Ah, Otto, si seulement il pouvait se comporter en homme, lui dire à quel point il l'aimait et la désirait, s'il pouvait voir sa peinture comme elle la voyait, la comprendre, si elle savait comment faire jaillir un feu en lui à partir de cette minuscule étincelle qui l'animait. Une larme roula sur sa joue.

Elle dirigea ses yeux vers la signature sur le tableau. PMB. Paula Modersohn-Becker. Elle gratta le M rageusement. « Je suis Paula Becker, tu m'entends ? Paula Becker, et personne ne m'enlèvera ça ! » Elle tomba à genoux, la bouche tordue dans un long sanglot silencieux qui peinait à sortir de ses entrailles. Elle se recroquevilla lentement en position fœtale sur le plancher. Pourquoi ? se demandait-elle depuis maintenant trente ans. Pourquoi était-ce si difficile d'être une femme ? Pourquoi ne pouvait-elle pas être tout à la fois artiste, amante et mère ? Pourquoi est-ce qu'elle n'y arrivait pas ? Quel sens aurait donc sa vie si elle devait arrêter de peindre ? Fallait-il vraiment renoncer à aimer pour peindre ? Renoncer à désirer et à être désirée ? Elle expulsa soudain ses sanglots dans une fureur libératrice, le pinceau contre son ventre dans son poing serré, et elle pleura ainsi longtemps et bruyamment, allongée sur le parquet taché.

Lorsqu'elle se fut vidée de ses larmes, elle se releva et s'approcha du tableau. Elle l'estima achevé et gratta au pinceau en bas à droite : « J'ai peint ceci à l'âge de 30 ans à mon

6^e anniversaire de mariage ». Se peindre enceinte alors que c'était faux, transcender la réalité par la peinture, s'offrir une vie parallèle au travers de l'art, est-ce que c'était vraiment ça être une artiste accomplie ? Rien n'avait de sens. Elle peignait jour et nuit, mais rien n'avait plus de sens. Son mariage n'en avait plus, son nom n'en avait plus, l'amour n'en avait plus non plus. Il était peut-être temps d'arrêter d'essayer d'en trouver.

Paula contempla son double sur le tableau. Le doute s'insinua dans son esprit. Et si tout ceci n'était qu'une illusion ? Si ce qu'elle cherchait avec tant d'acharnement ne valait pas tous ces renoncements ? Elle saisit sur la console la photo que sa sœur avait prise d'elle à demi-nue. Elle n'avait pas fait cela par érotisme, non, elle voulait un support pour travailler, s'observer froidement de l'extérieur, comprendre ce que les autres voyaient d'elle et explorer ce regard du bout de son pinceau. Avait-elle réussi ? Elle laissa à nouveau son regard errer sur les innombrables portraits retournés et s'attarda sur le tableau posé sur le chevalet. Avait-elle réussi ? Elle prit du recul, se déshabilla lentement et observa tour à tour son double portant la vie sur la toile et son reflet nu inerte dans le miroir. Avait-elle réussi ?